Ami du Clergé du 15 février 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — B. Jésus, l'Homme-Dieu : X. Pourquoi le Christ a-t-il voulu la réparation par la souffrance et par la mort ? 49.
Les Paraboles de l'Evangile. — 1re série. Notes brèves : De la Septuagésime à la Passion : VIII. L'enfant prodigue, 50.
Carême sur les Notes de l'Eglise. — Dimanche de la Passion : V. L'Eglise est apostolique, 51. Dimanche des Rameaux : VI. L'Année Sainte, illustration des notes de l'Eglise, 53.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXVI. Concile de Trente (suite), 55.

JESUS LE REDEMPTEUR

B. — Jésus, l'Homme-Dieu

X

POURQUOI LE CHRIST A-T-IL VOULU LA RÉPARATION PAR LA SOUFFRANCE ET PAR LA MORT ?

Mes frères,

Le grand scandale du monde, c'est la souffrance. Que de fois nous entendons ce cri de révolte contre Dieu : « Que lui ai-je fait ? Pourquoi suis-je torturé par la maladie ou écrasé par une vie trop dure ? Pourquoi moi plutôt qu'un autre ? »

Or, en face de la souffrance, un vrai chrétien ne doit ni se révolter ni s'échapper. Sans doute, il souffre et gémit comme d'autres ; mais il doit savoir que Dieu l'aime et ne lui veut aucun mal ; et sa confiance doit demeurer pleine et entière.

Telle est la leçon que Jésus nous a donnée en choisissant, par amour pour nous, une réparation par la souffrance et par la mort. Sans doute, la moindre de ses actions eût été d'un mérite infini et aurait suffi pour racheter le monde de tous ses péchés ; mais Jésus a voulu souffrir et mourir : 1° afin que l'homme connût mieux combien Dieu l'aimait et devait être aimé en retour ; 2° pour mieux faire comprendre la nécessité d'éviter le péché ; 3° pour que le Christ nous donnât un parfait exemple d'obéissance, d'humilité, de constance, de justice et de toutes les vertus nécessaires au salut.

I. — *Sens des souffrances du Christ*

Les souffrances du Christ nous font mieux comprendre l'amour que Dieu a eu pour nous et que nous devons avoir pour lui.

La souffrance du Christ nous apparaît comme un acte d'amour de Dieu à notre égard. On vous l'a dit : par elle-même, la souffrance ne peut rien ; elle est un mal, le résultat d'un désordre et la suite du péché. Si elle acquiert quelque mérite, c'est en raison de l'acceptation libre de celui qui l'endure, et ce mérite est d'autant plus grand que l'on souffre par amour pour autrui. Or le Christ a reçu la souffrance et la mort comme une exigence de son amour infini : une petite phrase de S. Paul nous le fait admirablement comprendre : « Le Christ a aimé l'Eglise et s'est livré pour elle » (Eph., v, 25). Et S. Jean nous le dit avec plus d'expression encore : « Est-il plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ? » (xv, 13). Et l'amour du Christ pour les hommes est d'autant plus admirable qu'il s'exprimait en faveur de pécheurs qui avaient multiplié leurs offenses envers la divinité !

C'est donc dans le Cœur de Jésus que nous chercherons le secret de sa donation totale. Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... Et son amour doit provoquer le nôtre en retour : le chant de Noël peut être le chant de toute la vie chrétienne : *sic nos amantem, quis non redamaret* : à un Dieu qui nous a tant aimé, qui pourrait refuser de l'aimer en retour ?

II. — *Mieux comprendre la nécessité d'éviter le péché*

Et comment l'aimer en retour ? En comprenant la nécessité d'éviter le péché, cause des souffrances et de la mort de Jésus. Ah ! sans doute, la seule pensée que le péché est une offense de Dieu devrait suffire pour nous en donner l'horreur. Mais Jésus connaît notre insouciance et notre indifférence à l'égard des vérités trop abstraites. Il voulut, en conséquence, pour lui-même, une vie de réparation qui « mordît » sur notre vie insouciante et la forçât de sortir de son indifférence. Sa mort réparatrice se dresse devant nous, sur le Calvaire, comme un mystère que nous ne pouvons pas ne pas voir, ne pas méditer, ne pas ressentir jusqu'au fond de nos âmes. La vue de ses souffrances, le souvenir de sa mort cruelle, doivent nous attirer vers lui et par conséquent nous faire abandonner la voie de perdition. « Quand j'aurai été élevé de terre, nous dit-il, j'attirerai tout à moi » (Jo., xii, 32). Mais encore nous n'irons à lui qu'à la condition de comprendre la raison d'une telle exaltation sur une croix de douleurs. Combien l'Eglise a été bien inspirée d'appliquer, dans la liturgie de la Semaine Sainte, au Christ souffrant et mourant pour nous, ces paroles des Lamentations de Jérémie : « O vous tous qui passez sur le chemin, réfléchissez et voyez s'il existe une douleur semblable à ma douleur » (Thr., i, 12). Un tel spectacle, en effet, doit secouer l'indifférence de nos vies. Voilà, semble nous dire le Christ mourant, voilà où m'ont conduit vos péchés et voilà jusqu'où cependant j'ai voulu vous aimer. Encore une fois, à un Dieu qui nous a tant aimé, comment refuser de l'aimer en retour ?...

III. — *L'exemple parfait du Christ*

Mais, indépendamment de l'amour qu'il nous montre dans ses souffrances et dans sa mort, le Christ nous laisse un grand exemple des vertus qu'il nous faut pratiquer si nous voulons assurer notre salut éternel.

Certes, il a souffert, autant et plus que nous, de toutes les souffrances possibles : souffrances provoquées par la haine de ses adversaires, par l'abandon de ses amis ; souffrances endurées dans son honneur qui fut bafoué, en son corps qui fut réduit à n'être qu'une plaie, en son âme que la tristesse envahit « jusqu'à la mort ». Et si l'on se souvient que cette âme et ce corps étaient d'une sensibilité bien plus exquise que la nôtre, l'on sent à quel point la tragédie du Calvaire laisse loin derrière elle toute souffrance humaine, dont nous appelons cependant le point culminant : « Un Calvaire ! »

Mais ces souffrances inexprimables, Jésus a voulu les endurer librement : son acte réparateur a été essentiellement libre, puisqu'infiniment méritoire. Et il a accepté, pleinement, en parfaite soumission à la volonté de son Père, le calice d'amertume qu'il devait boire jusqu'à la lie...

Quel exemple pour nous ! Car c'est pour nous, c'est en notre nom, c'est en qualité de chef de l'humanité pécheresse que Jésus a voulu souffrir et expier. Et nous ?... Nous ne savons accepter que difficilement les souffrances, les contradictions, les épreuves que la Providence très bonne sème sur notre route afin de nous permettre de nous unir au Christ et d'assurer avec lui notre salut éternel. Sommes-nous donc assez oublieux de la parole du divin Maître pour marchander notre abandon à la divine volonté ? « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive ! » (Mc., VIII, 34). Nous oublions trop facilement que le chemin du ciel est fait d'obéissance à Dieu, d'humilité à l'égard de nous-mêmes, de constance et de fermeté dans nos résolutions, de justice, de justice surtout à l'égard de la divine majesté offensée par nos fautes. La Rédemption ne nous profitera qu'à la condition de nous identifier pour ainsi dire au Seigneur Jésus, bafoué, trahi et crucifié par les siens. Notre œuvre doit prolonger l'œuvre du Christ et, avec S. Paul, nous devons pouvoir dire : « J'accomplis en moi ce qui manque à la passion du Christ pour son corps qui est l'Eglise » (Col., I, 24).

* *

Ainsi donc, toute l'œuvre du Christ menée par amour à travers la souffrance et la mort, nous invite à comprendre le vrai sens des douleurs et des peines qui nous frappent et à les offrir à Dieu comme moyens de rédemption. Mais, en même temps, affermissons notre confiance : comme les souffrances du Christ, nos souffrances doivent nous conduire à la gloire de la résurrection : « Ne fallait-il pas, dit Jésus aux disciples d'Emmaüs, que le Christ souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ? » (Luc, XXIV, 26).

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

1re série

Notes brèves : De la Septuagésime à la Passion

VIII

L'ENFANT PRODIGUE

La plus émouvante peut-être de toutes les paraboles, celle que Dieu, dit Péguy, a plantée comme un clou de tendresse dans le cœur de l'impie lui-même...

Nous allons la revivre ensemble.

I. — *Récit* (Luc, XV, 11)

Un homme avait deux fils. Le plus jeune réclama à son père sa part d'héritage pour aller la dépenser à sa guise au loin. Et le père la lui remit.

Que s'était-il donc passé ? Nous dirions aujourd'hui que ce garçon avait trop rêvé, qu'il était trop allé au cinéma voisin. A la ferme paternelle il n'avait jamais vu que des travailleurs aux mains rudes, aux manières rustiques, aux habits simples ; qu'un décor médiocre, des nourritures abondantes et saines, mais point recherchées. Et voilà qu'il a connu dans son rêve, ou sur l'écran du cinéma, d'autres façons de vivre, combien plus alléchantes : des vêtements de luxe, des nourritures de luxe, des créatures de luxe. Le prix irremplaçable de la vie familiale, il n'en a cure. Ebloui, fasciné, il veut posséder à son tour le mirage brillant.

Et son père n'essaie même pas de le retenir. Il aurait pu essayer de le raisonner, lui demander un délai. Non : il sait que son fils est déjà parti au fond de son cœur, et que ses efforts seraient vains. Et puis l'enfant est majeur : il a sa liberté. Il le laisse partir.

Ici, sans doute, il n'est pas question de cinéma. Mais l'explication profonde reste la même : des voyageurs ont pu s'arrêter un soir à la ferme et raconter ce qu'ils savaient de la vie brillante qui se menait dans les grands ports voisins de la Méditerranée, dans les grandes capitales dorées de l'époque. Et sur un mirage de son imagination il a exigé qu'on le laissât partir.

Et voici que tout d'abord il a connu la grande vie de son rêve. Il a goûté ces nourritures, revêtu ces habits, fréquenté ces créatures très réellement. Ne disons pas que le péché n'est pas capable de nous procurer certains biens ; ce serait faux, et nous n'avons pas à bâtir notre vie sur le faux. Il n'est pas exact que le bien mal acquis ne profite jamais, qu'une bicyclette volée nous conduise forcément au fossé prochain, que le mensonge soit toujours nuisible au menteur ou au tricheur sa tricherie. Il faut aller beaucoup plus loin pour découvrir l'affreuse nocivité du mal.

Et d'abord que le péché épuise vite ses propres ressources. L'argent rassemblé par le prodigue ne dura qu'un temps. Après avoir dépensé sans compter, il dut compter ses dépenses, demander peut-être au jeu des ressources nouvelles. Il gagna peut-être un temps, puis il perdit. Il dut mettre en gage ce qu'il por-

tait de plus précieux, puis une part de son nécessaire. Il dut chercher du travail... La crise survenant, le travail se fit rare. Et pour finir, il échoua comme valet de ferme, dans une situation inférieure à tout ce qu'il avait jamais connu. Il dut garder des pourceaux. Et il avait tellement faim : il aurait bien voulu qu'on lui donnât un peu de la nourriture qu'on donnait aux bêtes. Soyez bien tranquilles d'ailleurs : on ne pensait pas à lui en donner, mais il dut bien se servir lui-même...

II. — *Conversion*

Quand on a très faim, il est connu qu'on rêve toutes les nuits aux bons repas dont on est privé (en captivité...). Et voilà comment va commencer sa conversion : l'imagination qui a perdu l'enfant va maintenant le sauver, écran de son cinéma intérieur. Au long de ses nuits il se revoit attablé dans la salle de la ferme, où il mange à sa faim. Mais ce rêve tourne au cauchemar : il se voit chassé comme un étranger qu'il est devenu. Alors dans un grand effort d'imagination, il perfectionne son scénario : il se voit s'avançant de lui-même et demandant à son père de le recevoir. Son père ! Pour la première fois depuis son départ voici qu'il pense à lui, et c'est à propos d'un morceau de pain qu'il y pense : contrition bien imparfaite encore ! Mais contrition tout de même et qui va grossir lentement. Son père : l'évocation se précise. Comment pourrait-il le repousser? L'enfant se souvient alors de petits détails enfouis dans sa mémoire, mais dont il a vraiment tant besoin qu'ils reviennent au jour. Il le revoit, au temps de son enfance, le regardant certains soirs par-dessus la table, sans rien dire, mais avec tant de tendresse. Il le revoit, pendant une maladie qui avait failli l'emporter à 10 ou 12 ans, le veillant silencieusement des semaines de suite, et l'arrachant à la mort peut-être. Le père...

Alors le scénario va pouvoir se compléter : gestes et paroles. Il le répète, le perfectionne, ajoute, retranche. Et un beau jour, tout est prêt. Il sait ce qu'il a à faire.

Il se lève alors et reprend le chemin de la maison, moins vite, car il est à pied, et fatigué. Il approche. La tête basse de lassitude il est aperçu de loin par le père : presbytie de vieillard, clairvoyance paternelle...

Le père accourt, et la scène se déroule, semblable et différente par rapport au scénario prévu. L'enfant tombe à genoux, et n'a pas le temps d'achever sa phrase : comme un serviteur, mais tu rêves... Lui qui aimait tant les beaux vêtements ! Qu'on apporte ici une robe neuve. Lui qui aimait tant les bijoux ! Qu'on apporte l'anneau d'or. Lui qui aimait tant les festins ! Qu'on tue le veau gras. Lui qui aimait tant les fêtes ! Qu'on organise une soirée dansante !

III. — *L'épisode du frère aîné*

Celui-ci, quand le soir arrive, rentre sans qu'on ait pu l'atteindre dans son travail. Il voit la maison aux fenêtres illuminées ; il entend les instruments de musique et le rythme des danses. Il s'arrête devant la porte, se fâche. A ce bruit, la fête ralentit ; sur un signe du père, car le petit ne s'est aperçu de rien, elle reprend, et le père va parlementer. Protestations du fils aîné qui ne veut pas comprendre : « A moi, vous n'avez jamais offert de fête semblable. — Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi... »

Mais l'aîné est irréductible, buté.

Et nous nous demandons avec tristesse si son âme n'est pas plus coupable que celle de l'autre. Le cadet a commis une grosse faute. Il est parti. Mais, comme on dit, « il a compris maintenant ». L'aîné a beau être demeuré près de son père. Il a beau avoir sans éclipse joui de la vie familiale. Il semble qu'il n'ait « jamais compris ». On se demande si dans ces conditions ce n'est pas par paresse, par peur de l'effort qu'il n'a pas suivi l'autre... Et la parabole ne nous dit pas s'il a fini par rentrer ce soir-là ; ou si de dépit, lui aussi, il n'a pas, une nuit au moins, rêvé de partir : il n'a rien compris.

En tout cas, cette histoire du prodigue, nous l'avons tous vécue ; et nous la vivrons tous encore bien souvent. Même sans commettre le péché grave, toute complaisance envers le mal est une infidélité à la vie de famille que Dieu nous offre, et tout retour vers lui est un bonheur.

* *

Bonheur bien plus indicible quand il s'agit d'une âme longuement égarée dans les sentiers du péché grave. Et cette parabole-là, dans sa plénitude, combien d'âmes la vivent un jour ou l'autre. Comme le Père, il n'y a à retenir alors que les paroles de joie et de réconciliation. Qui dira les larmes de joie versées au fond des confessionnaux depuis que Jésus prononça les mots de cette histoire ! Puissent-ils, en ces fêtes pascales, en connaître. Puissiez-vous, ô mes frères, qui êtes peut-être à cette heure si proches de l'instant de votre retour, faire aujourd'hui ou demain les derniers pas qui vous en séparent, afin de goûter, à votre tour, l'amour du Père.

FIN

CONFERENCES DE CAREME SUR LES NOTES DE L'EGLISE

(Dimanche de la Passion)

V

L'ÉGLISE EST APOSTOLIQUE

Les pèlerins de Rome ont encore dans les yeux l'extraordinaire décoration de la Basilique de Saint-Paul-hors-les-murs. Au-dessus de la corniche des nefs et du transept, la frise déroule une longue série de grands médaillons (1^m 50 de diamètre), celle des 262 papes qui ont gouverné l'Eglise de S. Pierre à Pie XII, en belle mosaïque des ateliers du Vatican. Le guide leur a même fait remar-

quer que l'effigie des Pontifes des cinq derniers siècles avaient été tirés de documents authentiques.

Voilà, mis sous les yeux, un des plus frappants aspects de l'apostolicité de l'Eglise, de sa descendance des apôtres sans aucune interruption. Au IIe siècle, S. Irénée, l'illustre martyr de Lyon écrivait : « Nous pouvons énumérer les évêques qui ont été institués par les apôtres et par leurs successeurs jusqu'à nous. » Aujourd'hui encore l'Eglise de Rome peut énumérer et présenter la succession de ses Pontifes.

Nous verrons successivement que *l'Eglise catholique est pleinement apostolique* et par contraste que *les autres Eglises n'ont pas cette apostolicité* véritable.

I. — *L'Eglise catholique est apostolique*

Remarquons bien le sens des mots quand nous disons que l'Eglise est apostolique.

Nous voulons dire, en premier lieu, que de Pie XII, aujourd'hui régnant, et des évêques, placés à la tête des diocèses, on peut reconstituer une chaîne ininterrompue dont les anneaux nous conduisent jusqu'à S. Pierre et au groupe des Apôtres. C'est là le premier sens du mot ; mais ce n'est pas le seul.

Nous entendons dire encore que la doctrine enseignée aujourd'hui par l'Eglise catholique est la même que celle prêchée par les Apôtres. Il n'y a pas un dogme de notre foi au XXe siècle qui ne soit déjà contenu, au moins en germe, dans la doctrine des Apôtres. Il n'y aurait qu'apparence d'apostolicité si, dans la suite des temps, l'un ou l'autre des successeurs de S. Pierre avait ajouté au dépôt confié aux apôtres, enseigné autre chose par conséquent, augmenté le message du Christ de son propre message.

Or cette apostolicité dans ses Pasteurs et dans sa doctrine, l'Eglise catholique peut la revendiquer hautement.

Elle peut établir la liste complète des Papes qui de Pie XII la relie à travers les siècles jusqu'à S. Pierre. Elle peut faire l'histoire de leur élection et de leurs gestes. Aucune solution de continuité dans cette remontée aux origines. Et pareillement par l'histoire elle pourrait démontrer, en puisant aux archives ou aux documents de chaque région ou diocèse, que ses évêques succèdent bien aux apôtres comme le Pape succède bien à S. Pierre. Selon l'expansion nouvelle de l'Eglise, comme aujourd'hui dans les pays de mission, de nouveaux sièges épiscopaux ont été créés. Mais ceux qui les occupent ont été établis par l'autorité et en dépendance de Rome.

Mais elle peut établir aussi cette apostolicité de doctrine, sans laquelle l'autre ne serait qu'un trompe-l'œil. L'Eglise n'enseigne rien aujourd'hui que les apôtres n'aient euxmêmes enseigné, sinon dans les mêmes termes et d'une manière aussi explicite, du moins sous d'autres mots et de façon embryonnaire. Elle n'a pas mérité l'anathème que S. Paul lançait déjà contre certains Galates : « Je m'étonne que si vite vous vous laissiez détourner de celui qui vous a appelés en la grâce de Jésus-Christ, pour passer à une autre Evangile. Non certes qu'il y en ait un autre ; seulement il y a des gens qui vous troublent et qui veulent changer l'Evangile du Christ. Mais quand nous-mêmes, quand un ange venu du ciel vous annoncerait un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! » (I, 6-8).

Je le sais, d'autres Eglises, les Protestants par exemple, lui font quelques fois grief d'avoir ajouté au *Credo* primitif des Apôtres. Ce fut le cas pour l'Immaculée Conception, pour l'infaillibilité pontificale, et tout récomment pour l'Assomption en corps et en âme de la T. S. Vierge dans le ciel. C'est jouer sur les mots. L'Eglise n'a pas ajouté, mais éclairé, mis en lumière, déterminé comme bien contenu dans la révélation, ce qui pouvait ne pas apparaître à première vue à l'ensemble des fidèles.

Aussi bien, on le sait, l'erreur initiale de l'Eglise protestante repose sur ce fait qu'elle ne considère comme source de la révélation que l'Ecriture, du reste soumise au libre examen. Or Notre-Seigneur n'a pas composé ni ordonné de composer un livre qui fût le résumé de sa doctrine. Ce qu'il est venu enseigner, il l'a confié à une société vivante, à l'Eglise, à qui il a dit : « Allez, enseignez toutes les nations » et c'est à cette « Eglise universelle, en laquelle vit l'Esprit de vérité, cet Esprit qui la dirige infailliblement pour parfaire la connaissance des vérités révélées », comme s'exprime Pie XII dans la définition de l'Assomption, qu'il faut nous en remettre pour savoir ce qui est de foi.

II. — *Les autres Eglises ne sont pas apostoliques*

Il est facile de reconnaître qu'elles ne portent pas ce sceau de l'apostolicité, pourtant indispensable.

Voyez par exemple l'Eglise protestante, multiforme, plus proche de nous. Elle n'a même pas cette apostolicité qui lui permettrait de se réclamer des Apôtres de Jésus-Christ. Ses noms même la condamnent. Elle ne se dit pas apostolique, mais Luthérienne, Calviniste, Anglicane...

Luthérienne, c.-à-d. née de Luther, un moine allemand de la première moitié du XVIe siècle. Pendant quinze siècles, pendant la plus longue durée qui nous sépare du Christ, personne n'était luthérien. Il pourra nous dire, lui et ses disciples, qu'il est vraiment apostolique parce qu'il tient le véritable enseignement des apôtres déformé par l'Eglise de Rome au cours des quinze siècles d'histoire, mais on sait bien qu'il a cru lui aussi assez longtemps ce que Rome croit, et le péché originel, et la grâce et les sacrements, et que s'il a rejeté un jour tout cela comme superflu, ce fut pour beaucoup de motifs personnels où la vraie théologie n'avait presque rien à voir.

Calviniste, c.-à-d. née de Calvin, un autre réformateur du XVIe siècle. Et cela ne nous reporte pas à N.-S., ni à S. Pierre. Evidemment un Calvin ne prétend pas, lui non plus, au titre de fondateur, mais seulement de réformateur : mais nier la présence réelle de N.-S. dans l'Eucharistie, n'est-ce pas une innovation et non une réforme dans l'Evangile, quand on se rappelle l'insistance du Christ dans l'affirmation de donner son corps en nourriture ?

Anglicane, c.-à-d. née en Angleterre. Nous voici loin du lac de Tibériade en Palestine, où Jésus recruta ses apôtres. Et ne savons-nous pas que le roi Henri VIII fut un tenant intrépide de la foi des apôtres au point de mériter le titre de *Défenseur de la foi...* jusqu'au jour où Rome refusa de faire fléchir en sa faveur l'imprescriptible loi de l'indissolubilité conjugale, en s'opposant à l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon ?

Ces prétendus réformateurs sont, en réalité, des fondateurs, des fondateurs d'une autre Eglise que celle des Apôtres, d'une Eglise où l'on n'enseigne plus les sacrements, l'Eucharistie, l'indissolubilité du mariage comme les apôtres l'ont enseigné. Cela est apparu clairement non seulement à des hommes éminents comme les Manning et les Newman. Cela est à l'origine de tant de conversions du protestantisme au catholicisme : près de 12.000 en 1950, en Angleterre.

Pour ce qui est de l'Eglise orthodoxe ou Grecque, il pourrait paraître de prime abord qu'elle est apostolique au moins par ses pasteurs. Elle a de véritables prêtres et de véritables évêques. Et tout pouvoir d'ordre vient de Notre-Seigneur par les apôtres.

Pourtant, même ces évêques et ces prêtres d'aujourd'hui ne se rattachent plus aux apôtres. Ils ont rompu avec Rome dont ils ne reconnaissent plus la suprématie. Ils sont une sorte de branche collatérale, depuis qu'au XIe siècle ils ont fait schisme.

Et chez eux, comme chez les protestants, nous ne trouvons pas en tout cas l'apostolicité d'enseignement. Je n'énumérerai point les points de doctrine qui les séparent de la doctrine des apôtres et qui vous paraîtraient peut-être bien ténus et bien abstraits. Il en est un qui saute aux yeux les moins ouverts : la négation de la primauté effective du Pape, du successeur de S. Pierre, de celui à qui le Christ a dit : « Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise » et que l'Evangile et les Actes nous montrent, en effet, comme le Chef de l'Eglise.

Et ce que je viens de vous dire nous aurions pu aussi le montrer pour les autres notes de l'Eglise... Il suffisait que vous voyiez dans votre Eglise, l'Eglise Une, Sainte, Catholique et Apostolique.

* *

On pourrait dire que cette note ou marque de l'Eglise se confond avec celle de la primauté et de l'infaillibilité de Pierre et, à ce titre, tient lieu de toutes les autres.

Etre apostolique c'est remonter aux apôtres et d'abord à Pierre. Or seule l'Eglise catholique reconnaît cette primauté de Pierre et de ses successeurs.

Etre apostolique, c'est enseigner sans aucun changement la doctrine de Pierre et des apôtres et comment une Eglise pourrait-elle prétendre à cette fidélité, vu les changements et les faiblesses de l'intelligence humaine, si son chef n'était infaillible ? Or seule l'Eglise catholique reconnaît cette infaillibilité pontificale.

Voilà donc en définitive la pierre de touche de la véritable Eglise « *Ubi Petrus ibi Ecclesia :* là où est Pierre, là est l'Eglise. »

Pierre disait à Jésus : « A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Nous pouvons dire à Pierre, c.-à-d. au Pape : « A qui irions-nous ? Vous avez le dépôt de la vérité. »

Et, en définitive, si notre Eglise est pleinement et plus que tout autre — car nous ne nions pas qu'exceptionnellement il puisse y avoir des âmes d'élites dans les autres Eglises à cause des valeurs chrétiennes qu'elles ont conservées — si l'Eglise catholique est plus que tout autre une, sainte, catholique, c'est parce qu'elle est romaine, c.-à-d. parce qu'elle reconnaît la primauté, l'infaillibilité de l'Evêque de Rome, successeur de Pierre.

(Dimanche des Rameaux)

VI

L'ANNÉE SAINTE
ILLUSTRATION DES NOTES DE L'ÉGLISE

La suite de nos instructions nous a montré dans notre Eglise, cette Eglise une, sainte, catholique et apostolique que doit être la véritable Eglise du Christ. Avions-nous besoin de cette démonstration ? L'année 1950, que nous venons de vivre, n'a-t-elle pas été la manifestation éclatante, l'illustration haute en couleurs, j'allais dire « l'épiphanie » de tous ces signes authentiques de la véritable Eglise.

Les pèlerins de Rome l'ont constaté de leurs yeux et touché du doigt. Mais quel catholique, lecteur de journaux ou de revues chrétiennes, n'en a eu l'impression profonde? Ce serait le seul résultat de l'Année Sainte qu'il serait déjà magnifique et vaudrait à lui seul ce qu'elle a coûté de prières, de travail et de sacrifices.

Sans faire le bilan complet de cette Année Sainte, je voudrais seulement vous montrer comment quelques-unes de ses manifestations ont mis en lumière l'*unité,* la *sainteté,* la *catholicité,* l'*apostolicité* de l'Eglise romaine, tout ce par quoi elle se présente et s'impose à nous comme la seule véritable Eglise, celle à laquelle nous devons adhérer si nous voulons être authentiquement du Christ.

I. — *Son Unité*

L'unité de l'Eglise est unité de gouverne-

ment dans l'obédience au même Pasteur suprême, et l'unité de foi dans la profession d'un même *Credo*. Or cette unité de gouvernement et de foi nous l'avons vu s'affirmer à Rome d'une façon éclatante. Jamais, de mémoire de chrétien, elle ne s'était manifestée aussi étroite et aussi enthousiaste.

Son unité de gouvernement. Dans son message de Noël 1949 le Souverain Pontife s'était écrié : « Venez à cette Rome qui vous ouvre ses bras toujours maternels ; venez de près et de loin, de toute région et de tout continent, de toutes les frontières, par toutes les routes, traversant les océans et fendant les cieux. » A cet appel du Père commun, comment le monde a-t-il répondu ? Les dernières statistiques nous disent que plus de trois millions de fidèles ont fait le pèlerinage de Rome, parmi lesquels nous avons la fierté de constater 250.000 français.

Et ces pèlerinages ont été une démonstration unique de vénération, d'attachement, d'obéissance au Pontife suprême. Ces Romées voulaient gagner leur jubilé, voir Rome, participer à quelque cérémonie de béatification ou de canonisation. Mais leur grand désir était surtout de voir le Pape, de l'entendre, de l'acclamer.

Ce fut la note dominante de ce jubilé 1950 : une ovation délirante faite au successeur de Pierre. Sur la place Saint-Pierre, à la loggia des bénédictions, dans la basilique même transformée en salle d'audience deux fois par semaine à cause de la multitude des pèlerins, le Saint-Père n'a cessé d'être acclamé. Fait inusité, il lui a fallu paraître à la fenêtre de ses appartements du Vatican pour répondre au désir et aux appels des foules.

Son unité de foi. Nous l'avons éprouvée au chant de ce même *Credo* clamé dans la basilique de Saint-Pierre par ces peuples venus de tous les horizons ; à la récitation du même *Ave Maria* dit sous toutes les latitudes ; aux mêmes visites jubilaires qui se coudoyaient dans les grandes basiliques. Déjà c'était la manifestation d'une même foi et d'un même culte.

Mais un jour de cette Année Sainte a été surtout celui de l'unité de la foi. Je veux parler de cette fête de la Toussaint, en laquelle Pie XII a proclamé dogme de notre foi l'Assomption de la T. S. Vierge.

En ce matin radieux du ciel de Rome, l'unanimité de foi de l'Eglise enseignante et de l'Eglise enseignée s'est manifestée comme jamais. L'histoire a bien conservé le souvenir de ces fêtes d'Ephèse : la population accompagnant à la lueur des torches les Pères du Concile qui venaient de déclarer Marie Mère de Dieu. Mais ce 1er novembre 1950, après la procession grandiose de la veille, ce fut un spectacle unique que cette même foi affirmée de l'Eglise enseignante — quelque 700 évêques autour du Pape — et de l'Eglise enseignée — près d'un million de fidèles massés sur la place St-Pierre, débordant de la colonnade du Bernin.

II. — *Sa Sainteté*

Illustration de l'unité de l'Eglise ; illustration aussi de sa sainteté.

Relisez le palmarès des 15 nouveaux saints ou bienheureux dont la gloire a été proclamée ; on reste frappé par la variété des temps, des conditions, des âges. Aujourd'hui comme hier l'Eglise répand sur l'humanité les grâces de sanctification. Et ces grâces sont vraiment fécondes, ont une vertu surhumaine, font épanouir des fleurs de sainteté héroïques.

Dans cette longue liste, voici des saints de vieille date : Ste Jeanne de France († 1504) et Ste Anne-Marie de Paredes († 1645), mais voici des saints d'aujourd'hui : la Bienh. Vincenza Maria Lopez à Vicana († 1890) et la petite Maria Goretti († 1902).

Il y a des saints de nos vieux pays d'Europe : Italie, France, Espagne, mais aussi de la jeune Amérique.

On compte des évêques, des prêtres, des religieuses, mais aussi de simples fidèles.

Qui connaît leur histoire, relève dans cette liste, des saints chevronnés, mûris dans les durs combats d'une longue vie, mais aussi des enfants et des adolescents sanctifiés dans la voie commune, comme Dominique Savio, l'écolier de 15 ans ou avec la palme du martyre, comme cette petite de 12 ans, l'Agnès des temps modernes, Ste Maria Goretti, dont la vieille maman voit la glorification.

Il s'y trouve des reines, comme Jeanne de France, mais aussi d'humbles filles du peuple, comme Ste Barthèlemie Capitanio. Et surtout des fondateurs et des fondatrices d'Ordres religieux, c.-à-d. des chefs de file d'hommes et de femmes, qui ont accepté de suivre N.-S. jusqu'aux sommets par la voie des conseils évangéliques. Il ne suffit pas à cette Eglise d'éduquer, de civiliser le monde. Elle est l'école de la plus haute sainteté sur les pas de son fondateur et Maître. N'avais-je pas raison de vous dire que cette Année Sainte avait été une épiphanie de la sainteté de l'Eglise ?

III. — *Sa catholicité*

Et cette sainteté, épanouie dans les deux mondes, témoignait déjà aussi de sa catholicité.

Mais cette universalité s'est manifestée surtout par la variété des peuples et des races accourus à Rome. Ils ont entendu chanter et prier en diverses langues, ils ont entendu aussi le Pape, celui que Pie XI appelait un « orateur de Pentecôte », s'adresser en leur langue à ses fils venus de différents pays. A telle audience, celle du 24 mai par exemple, se trouvaient des pèlerins du Brésil, de l'Uruguay, de Porto-Rico, du San-Salvador, du Mexique, de la Nigeria, de l'île Maurice et du Pakistan, avec ceux évidemment d'Europe et d'Amérique du Nord ; à la messe de minuit de Noël il y avait des pèlerins de vingt-trois nations.

On a publié une brochure : *J'ai vu l'Eglise,* avec ces mots : « C'était l'Eglise universelle, l'immense famille instituée par le Christ. Elle s'étend de l'Orient à l'Occident et ignore les frontières, les différences et les temps. » Bien plus, tel jour, par exemple celui de la proclamation de l'Assomption, grâce à la radio, n'est-ce pas en réalité tout l'univers qui éait à l'écoute à Rome ? Vraiment le Pape donnait sa bénédiction *Urbi et Orbi,* à la ville de Rome et à l'Univers. Il a voulu souligner, dans son allocution, qu'il faisait descendre sa bénédiction sur ceux aussi qui sur tous les points du globe étaient à l'écoute.

IV. — *Son apostolicité*

Le tombeau de S. Pierre découvert, scientifiquement identifié, enfin mis à jour au-dessous de la Confession, ce fait ne projette-t-il pas une nouvelle lumière sur cet autre signe de la véritable Eglise, l'apostolicité de l'Eglise romaine ?

Le Pape a voulu en porter lui-même l'annonce dans son radio-message de Noël 1950 :

« Si durant l'Année Sainte la Confession de Saint Pierre au Vatican, a-t-il dit, a été témoin et centre d'aussi importantes manifestations de l'unité des catholiques du monde entier dans la foi et dans l'amour, la gloire de ce lieu sacré a toutefois, sous un autre aspect, reçu encore un complément. Les fouilles sous la Confession même, au moins en ce qui concerne la tombe de l'Apôtre..., et leur examen scientifique, ont été dans le cours de cette année jubilaire menées à terme... Ce résultat a été très riche et très important. Mais la question essentielle est la suivante : A-t-on retrouvé la tombe de saint Pierre ? A une telle demande, la conclusion finale des travaux et des études répond clairement par l'affirmative : Oui, la tombe du Prince des Apôtres a été retrouvée. »

Et après avoir dit qu'il n'est pas possible de prouver avec certitude que les restes d'ossements humains, retrouvés près de cette tombe, ont appartenu à la dépouille mortelle de l'Apôtre, le Saint-Père conclut :

« Cela laisse cependant intacte la réalité historique de la tombe. La gigantesque coupole développe sa courbe exactement sur le sépulcre du premier évêque de Rome, du premier Pape ; sépulcre originairement très simple, mais sur lequel la vénération des siècles postérieurs a élevé, par une merveilleuse succession de travaux, le plus grand temple de la chrétienté. »

Nous avons d'autres preuves de l'apostolicité de l'Eglise et nous savons que cette apostolicité doit être aussi sensible dans la doctrine. Mais cette découverte vient apporter une de ces illustrations qui gravent profondément la vérité dans l'esprit.

* *

En ce dimanche des Rameaux, comme le peuple de Jérusalem faisait à Jésus une ovation triomphale, des pharisiens offusqués de tant d'acclamations s'approchèrent du Seigneur et lui dirent : « Maître, faites taire vos disciples. » N.-S. ne protesta pas et se laissa faire ; puis il le fit entendre à ces pharisiens : c'était un mouvement irrésistible et personne n'y pouvait rien : « Je vous le déclare, s'ils se taisent, ce sont les pierres qui crieront » (Luc, XIX, 37-40).

Certains pèlerins ont peut-être trouvé exubérantes les manifestations du peuple romain à l'adresse du pape Pie XII. Mais qui donc ce jour-là aurait pu modérer l'enthousiasme de la foule ? En la personne du Pape, ce qu'elle acclamait c'était bien l'Eglise vivant dans le successeur de Pierre. Et la reconnaissance de la primauté infaillible de Pierre et de ses successeurs constitue, à elle seule, un signe irrécusable de la véritable Eglise du Christ.

S'il fallait résumer en un mot toutes ces remarques, il suffirait de constater qu'à lui seul cet hommage populaire rend témoignage que l'Eglise de Rome est vraiment l'Eglise du Christ, celle que N.-S. assiste toujours et dont la foi ne défaille point.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXVI

CONCILE DE TRENTE *(suite)*

Le concile de Trente, suspendu deux fois, se divise naturellement en trois périodes :

1° Première période, sous Paul III, du 13 décembre 1545 au 17 septembre 1549. Elle eut dix sessions dont huit à Trente et deux à Bologne.

2° Deuxième période, sous Jules III, qui dura à peine un an : 1er mai 1551 au 28 avril 1552. Elle eut six sessions et la suspension fut prononcée à la seizième : 28 avril 1552.

3° Enfin la troisième période, sous Pie IV, qui dura à peu près deux ans du 18 janvier 1562 au 4 décembre 1563.

* *

Jues III (8 février 1550-13 mars 1555). A la mort de Paul III (10 novembre 1549) les coteries politiques — rivalités entre nations, notamment Impériaux et Français : Charles-Quint et Henri II — ainsi que les dissensions religieuses qui coupaient le Sacré-Collège entre deux partis : le parti réformiste et le parti adverse, firent du conclave de 1549 l'un des plus longs des temps modernes. Commencé le 30 novembre 1549, il ne se termina que le 8 février 1550 par l'élection du cardinal del Monte qui prit le nom de Jules III. Le concile, qui avait repris ses travaux le 1er mai 1551, avait dû les suspendre le 28 août 1552. Cette seconde période avait eu six sessions ; à la dernière (seizième pour l'ensemble), la suspension fut prononcée pour deux ans. Quand ces deux années furent écoulées, en avril 1554, Jules III ne songea pas à rappeler le concile. Il ne devait pas tarder à mourir, le 13 mars 1555.

Marcel II (10 avril-1er mai 1555). Le cardinal Cervini, ancien légat de Paul III dans la